

## COMMENT PARIS S'ÉTABLIT.

## INDUSTRIE PARISIENNE.



On a souvent parlé de la jalousie dont la plupart des provinciaux sont animés contre la capitale ; cela nous avait semblé tellement absurde que jusqu'ici nous avons refusé d'y croire. Cette prétendue jalousie n'était à nos yeux qu'un honnête prétexte inventé par les esprit forts de quelques localités, désireux de se livrer à de pompeuses déclamations sur l'insatiabilité parisienne, sur les prétentions exhorbitantes de Paris, le tout pour arriver à la députation un jour ou l'autre.

Cela était tout au plus pardonnable au bon vieux temps du régime parlementaire, mais nous pensions que, sous le régime actuel, cette bouffonnerie devait disparaître. Il n'en est rien cependant : pas plus tard qu'hier encore, en pleine rue de Rivoli, un instant après le passage du cortège impérial, nous rencontrâmes quelques vieux amis, provinciaux endiablés, et nos premières paroles furent pour les féliciter d'être venus, avec un si louable empressement, saluer les splendeurs impériales.

—Eh ! morbleu ! répondit l'un d'eux d'assez mauvaise humeur, il faut bien y venir, dans votre satané Paris, puisque tout est pour lui ! Fêtes, révolutions, changemens de règnes, mariages, baptêmes, coups d'Etat, couronnemens, anniversaires, tout est pour Paris : à lui toutes les primeurs, tous les plaisirs, tous les spectacles. La province rongé les os, s'il en reste ! Je trouve cela odieux, souverainement injuste, et nous en sommes tous indignés là-bas !

Cette expression *là-bas* désignait un honnête chef-lieu de département qu'il est inutile de nommer.

Il ne faut pas heurter de front les passions locales : nous convînmes donc tout d'abord que Philippe-Auguste avait commis une insigne maladresse en faisant construire Notre-Dame dans la Cité, tandis que ce monument eût parfaitement décoré la place publique de Brives-la-Gaillarde : que le Louvre et les Tuileries seraient beaucoup mieux situés dans un chef-lieu de canton quelconque qu'aux deux extrémités de la place du Carrousel, etc., etc. Puis, après de longues circonvolutions, nous parvînmes à reprendre l'offensive, et nous tînmes à peu près ce langage :

« Vous en voulez beaucoup à Paris ; mais pourquoi n'en voulez-vous pas à ce tambour-major, qui passe là-bas, de ce qu'il a six pouces de plus que vous ? Cet homme a le droit, que vous n'aurez jamais, de porter un habit galonné, un bonnet à poil avec des panaches, une canne à pomme d'argent ; jamais, au grand jamais, fîssiez-vous dix révolutions dans ce but, vous ne marcherez comme lui à la tête d'un régiment ; et cependant vous lui pardonnez tous ces avantages, vous ne songez même pas à les lui envier. Pourquoi donc tous les chefs-lieux de France jalouseraient-ils Paris ? Comment ! vous êtes encore assez simples, *là-bas* ! pour croire que Paris a des privilèges, des fêtes, des solennités merveilleuses ? Oui, quand il y a une révolution, la capitale a un privilège, mais c'est celui d'être rouée de coups, déparvée, barricadée, soumise à un régime insupportable. Quant aux fêtes, c'est une plaisanterie : Paris n'a pas de fêtes ; il est assez adroit pour vous persuader qu'il fait merveille sous ce rapport, et alors vous arriverez en foule de tous les points du territoire ; mais c'est vous qui créez la fête en venant ici apporter votre argent et montrer vos physiologies étonnées. Sans vous, Paris en serait pour ses réclames et ne ferait pas ses frais. Paris a un culte pour les badauds, et il a raison, car sans eux, il ne serait autre chose qu'un immense Carpentras.